

P322.1

P 199₂

v. 2

LE

LIBERALISME

CATHOLIQUE

Conférences faites au Cercle Catholique de Québec.

PAR

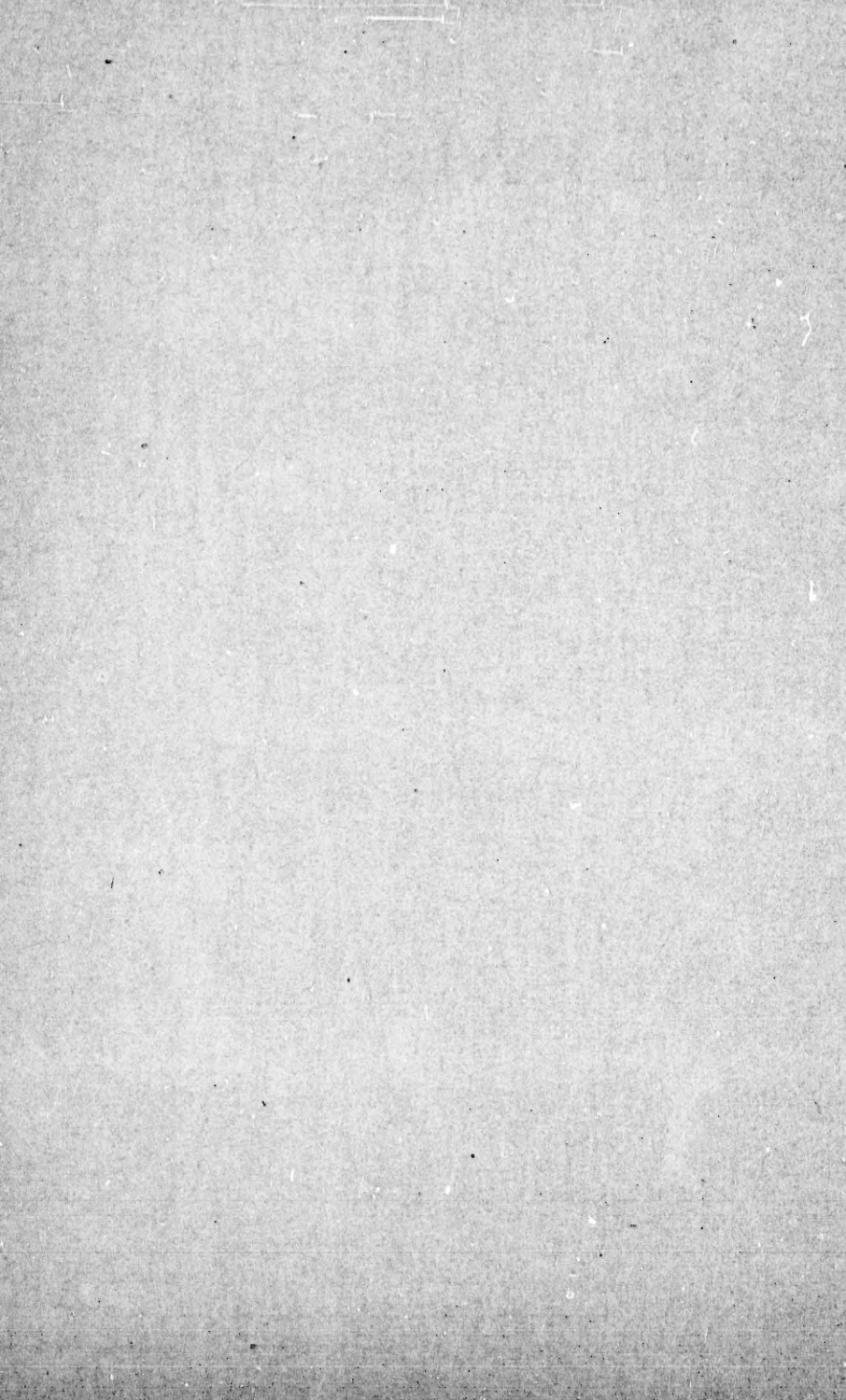
Le Révd L. P. PAQUIN, Ptre.

Deuxième Conférence

LE LIBERALISME ET LA LIBERTÉ.

QUEBEC :
DE L'IMPRIMERIE DE L. J. DEMERS & FRÈRE,
Éditeurs-Propriétaires du "Canadien."

1882.



LE
LIBERALISME
CATHOLIQUE

Conférences faites au Cercle Catholique de Québec.

PAR

Le Révd L. P. PAQUIN, Ptre.

Deuxième Conférence
LE LIBERALISME ET LA LIBERTÉ.

QUEBEC :
DE L'IMPRIMERIE DE L. J. DEMERS & FRÈRE,
Éditeurs-Propriétaires du "Canadien."

1882.

ALCOHOLIC
371.03-1142

DEUXIÈME CONFÉRENCE

LE LIBÉRALISME ET LA LIBERTÉ.

LE LIBÉRALISME

ET LA

LIBERTÉ.

Monsieur le Président,

Messieurs,

Dans notre premier entretien, nous nous sommes arrêtés à une idée fondamentale : le libéralisme est une extension abusive de la liberté.

C'est un déplacement de ce que l'on peut appeler le centre de gravité de toutes les évolutions de la vie humaine.

La liberté ! voilà le grand mot au nom duquel le libéralisme énonce toutes ses théories : mot magique, véritable levier d'Archimède capable de soulever le monde.

Rien d'étonnant en cela. L'homme a comme un besoin instinctif de la liberté. Rien ne lui est plus cher. Il éprouve pour elle un amour qui, avec la plus grande facilité du monde, tourne à la passion.

La liberté ! mais tout le monde en parle ; tout le

monde en veut ; tout le monde en réclame sa part sous le soleil.

Le catholique réclame la liberté comme un don précieux du ciel. Il la réclame au nom du Christ, le Libérateur universel de l'humanité. Il la réclame au nom de l'Eglise, chargée par son divin Fondateur de continuer sa souveraine mission de délivrer le monde, à mesure que les générations se succèdent sur la terre.

Qui, en effet, peut parler de liberté avec autant d'autorité que l'Eglise catholique, cette grande libératrice des hommes et des peuples ?

La libre-pensée, de son côté, ne reste pas arrière. Elle veut ni plus ni moins s'identifier avec la liberté, se l'appropriier d'une manière absolue, exclusive. Aussi, la proclame-t-elle à outrance.

Et le catholique-libéral donc ?—Il n'a que ce mot à la bouche. Il en a un véritable cauchemar.

La liberté ! voilà le point de mire de toutes les aspirations, l'objet de toutes les réclamations, le sujet de toutes les discussions.

Elle est écrite sur tous les drapeaux.

Comment se fait-il que les camps soient cependant si nombreux et si divers ? D'où vient la division ?—Elle vient, Messieurs, comme à la tour de Babel, de la confusion des langues.

Le mot liberté est passé dans toutes les langues, dans

le langage chrétien, dans l'idiome libéral pur, dans le jargon catholique-libéral. Mais il s'en faut de beaucoup qu'il ait partout la même signification.

Le mot est un, mais les sens sont divers.

Dans le vocabulaire chrétien, liberté signifie liberté, et rien autre chose. Le mot est d'invention chrétienne. La Bible en est remplie : c'est là qu'il a reçu et qu'il conserve sa signification strictement vraie et rigoureusement exacte.

Dans la langue libérale, ou si vous voulez, dans la langue des naturalistes, celle des rationalistes et celles des libres-penseurs,—car ce sont là autant de dialectes du même idiome—liberté signifie *indépendance*, *révolte*, *license*. C'est la traduction humaine du fameux *non serviam* de l'ange rebelle.

Dans l'abondante phraséologie des catholiques libéraux, la notion de la liberté est loin d'être précise et définie. Elle est comme noyée, empâtée dans le vague, l'incertain, l'indéfini, l'équivoque, en un mot, dans tout ce qui touche au brouillard. Mais jetez le tout dans l'alambic d'une analyse subtile et rigoureuse, et il vous restera pour dernier résidu un seul élément : *la lâcheté*.

Voilà des notions qui sont loin d'être identiques.—Quelle peut être la conséquence toute naturelle de ces contradictions ?—La lutte.

Aussi le monde entier est-il converti en un vaste champ de bataille où la guerre, au nom de la liberté,

se poursuit avec le plus vif acharnement, à coup de plume, à coup de massues oratoires ; toutes les foudres du ciel de la dialectique sont lancées dans l'arène. On n'épargne rien.

Le Catholique se tient sur la défensive. Il repousse avec l'arme de la vérité toute doctrine qui tend à lui ravir son bien.

Le libéral libre-penseur, armé de l'erreur et du mensonge, fait ouvertement un travail de démolition.

Le catholique libéral, à cheval sur les libertés modernes, va et vient en chevauchant du camp des catholiques à celui des libéraux. Il demande aux premiers des concessions dont il s'efforce d'être le porteur ; mais il n'obtient que leur pitié. On plaint sa générosité plus qu'imprudente ; on déplore souvent son ignorance, ou, pour le moins, ses illusions ; toujours on prie pour lui.—Sans se rebuter, il court faire l'offre de ses concessions aux seconds qui se moquent de lui tout en lui faisant bon accueil en apparence. Ils tâchent de l'utiliser le plus qu'ils peuvent au service de leur cause.

Demêlons donc le vrai du faux. Et pour cela, analysons les idées élémentaires. Ce sont précisément les notions les plus élémentaires que l'on s'efforce d'embrouiller de nos jours.

Quelle est l'idée première que donne à l'esprit le mot liberté ?—Je vois un oiseau déployer ses ailes et décrire des courbes qui se croisent en tous sens dans les airs. Je dis : cet oiseau est libre. Pourquoi ? Parce que l'oiseau

est fait pour voler. C'est là sa destinée. Et il est libre tant qu'aucune entrave ne l'empêche d'accomplir sa destinée.—Qu'une main indiscrete vienne à se saisir de lui, et à l'enfermer dans une cage, nous disons : cet oiseau prisonnier n'est plus libre. Pourquoi ? Parce qu'il n'est plus en état d'atteindre sa fin.

Le poisson est libre lorsqu'il erre à son gré au milieu de l'océan, parce qu'il est fait pour nager dans les eaux : c'est là sa destinée. Il cesse d'être libre dès qu'il se trouve jeté sur le sable du rivage, parce qu'alors il est placé en dehors des moyens d'atteindre sa fin naturelle,

Pourquoi n'en serait-il pas de même de l'homme ? Pourquoi n'en serait-il pas de même des sociétés ?—Oui, Messieurs, il en est ainsi de l'homme et des sociétés, mais dans une bien plus grande mesure.

Prenez garde, je vous prie, que nous désignons ici, par le mot liberté, les conditions extérieures d'existence dans lesquelles se trouve placé un être allant à sa fin, et rien de plus. Dans ce sens très-large, on peut dire même d'une machine qu'elle est libre, dès lors qu'aucun obstacle ne vient gêner ou suspendre le fonctionnement régulier de ses rouages.

Mais pour arriver à la liberté prise dans son sens strict, à la *liberté humaine*, il faut aller plus loin

L'animal va à sa fin par instinct, par loi. L'homme, au contraire, y va par choix. Cette distinction nous fait atteindre la liberté, non plus comme état extérieur, mais comme puissance intérieure. C'est une faculté propre

à l'être intelligent. C'est par elle que l'ange et l'homme se distinguent des bêtes et des machines.

Cette puissance élicitive dans l'homme est appelé le *libre arbitre*. En vertu de son libre arbitre, l'homme peut faire ou ne pas faire une chose, choisir entre deux objets qu'il compare, accepter l'un et rejeter l'autre selon son gré.

L'animal, placé en dehors de toute entrave extérieure, ne peut pas manquer d'arriver à sa fin, parce qu'il y est poussé invinciblement par la loi de son instinct. Ainsi en est-il d'une machine qu'aucun obstacle ne vient obstruer.

L'homme, au contraire, peut atteindre ou manquer ses destinées, selon qu'il *use* ou *abuse* de sa liberté.

Saisissez bien, je vous prie, toute la portée de ces deux mots. Il *use* de sa liberté en se plaçant sur la voie qui le mène à sa fin : il en *abuse* s'il prend une direction opposée.

Pourquoi ?—Parce que, sa destinée véritable étant manifestée à son intelligence, il *peut* la repousser, précisément parce qu'il est libre, mais il n'en a pas le *droit*. Dieu lui a donné le grand don de la liberté afin qu'il s'en serve à conquérir ses destinées. S'il faillit à ce devoir, il abuse du don de Dieu, en l'appliquant à un usage réprouvé par sa volonté sainte et souveraine.

Il est facile de voir, Messieurs, que la liberté, ici, n'a plus pour contraire les entraves extérieures. Ces entraves

sont radicalement impuissantes à l'atteindre. Aucune créature ne peut nous enlever notre libre arbitre, ni nous empêcher d'en faire des actes intérieurs. Dieu lui-même a voulu le respecter.

Les persécuteurs ont bien pu clouer les martyrs sur les instruments de torture ; mais jamais ils n'ont pu les priver de la liberté d'adhérer à leur foi, et d'en porter témoignage par leurs paroles et par leur sang.

Quel est donc le contraire de la liberté humaine ?— C'est la loi de la nécessité : c'est cette destinée inévitable qui résulte d'un enchaînement nécessaire des choses, et qu'on peut appeler la fatalité. Tous les êtres dépourvus de raison sont soumis à cette loi ; l'homme lui est soustrait, parce qu'il est libre.

La liberté peut donc se définir " la forme essentielle sous laquelle opère la nature humaine dans la conquête de ses destinées. "

Il est évident, d'après ces données, que l'homme, pour être vraiment libre sur la terre, doit avoir la connaissance de sa véritable destinée, ainsi que des moyens de l'atteindre, et le pouvoir de se servir de ces moyens.

La grande question de la liberté ne peut donc jamais être résolue d'une manière raisonnable, si elle n'est subordonnée à la solution d'un autre problème encore plus fondamental : la connaissance certaine de la véritable destinée de l'homme et des sociétés.

Or, quelle est cette destinée ?—C'est ici, Messieurs,

qu'avec la confusion des langues, commence la division entre les Catholiques, les Libéraux, et les Catholiques-libéraux.

Les premiers placent cette destinée en haut.

Les seconds la laissent en bas.

Les troisièmes veulent la mettre un peu partout, et réussissent à la trouver nulle part. Voilà pourquoi ils restent dans la vague, dans le vide, disons le mot : dans le *creux*.

De là trois notions sur la liberté : liberté vraie, liberté fausse, liberté bâtarde.

La première est celle des catholiques.

La seconde, celle des libéraux libre-penseurs.

La troisième, celle des catholiques libéraux.

Examinons brièvement ces trois notions.

L'homme, par les seules forces de sa raison, indépendamment des lumières de la foi, apprend déjà que Dieu est sa fin, que sa destinée véritable consiste à marcher à la conquête de Dieu. Son intelligence s'élance malgré lui dans les hautes régions de l'universel, et elle ne peut s'arrêter que lorsqu'elle sera en possession du vrai absolu, de Dieu. Sa volonté, son cœur, toujours en quête de bonheur, ne peut se reposer d'un véritable repos avant d'être en possession du bien absolu, de Dieu. En se repliant sur ses tendances les plus intimes, il sent, à ne

pas s'y tromper, que son âme est un abîme immense comme Dieu, dans ses aspirations et ses désirs. C'est que Dieu l'a faite pour y loger lui-même ; et il a calqué les dimensions du logement sur sa propre taille. Jetez tous les biens du monde, la terre avec tous ses trésors, dans cet abîme ; et toujours il tendra ses grands bras en criant : *Encore, encore*, tant que la divinité ne sera pas venu le combler.

L'homme, voyez-vous, a besoin de Dieu, comme l'oiseau a besoin de l'air, comme le poisson a besoin de l'eau.

En dehors de Dieu il étouffe, il agonise.

En voulez-vous une preuve ?—Regardez au fond du cœur de quiconque a rejeté Dieu. Dites s'il peut se trouver, quelque part sous le ciel, des brouillards aussi épais, des nuages aussi sombres, des orages aussi noirs, des tempêtes aussi lugubres, des tristesses aussi profondes, et parfois, ce qui est le paroxysme de l'agonie, un vide qui laisse au fond de cette âme isolée une souffrance aussi pénible, aussi cruelle, aussi crucifiante ! N'y eût-il que les mille et une tortures qu'il s'impose pour cacher tout cela sous les dehors trompeurs d'une félicité apparente, qu'il n'en faudrait pas davantage pour laisser soupçonner ce que recèle le dedans. Tant de soins à blanchir le sépulcre ne dit rien qui vaille au fond. Tant il est vrai que l'homme se porte de toute la force de son être vers le grand Tout. Ce besoin de Dieu, qu'il s'en rende compte ou non, est chez lui nécessaire, irrésistible, invincible. C'est une loi primordiale imprimée dans le plus intime de son âme. La raison seule révèle jusqu'à

un certain degré l'existence de cette loi et son impérieuse action.

Que sera-ce donc lorsque le flambeau de la foi viendra illuminer la raison ?—Si l'homme marchant au milieu des ténèbres de sa déchéance ne peut s'empêcher de voir Dieu à la faible lumière de cette lampe naturelle qu'il porte en lui-même, qu'advient-il lorsque le soleil de la vérité révélée répandra ses brillantes clartés et lui montrera ce même Dieu dans toute sa splendeur ? Personne en effet n'ignore, bien que les libre-penseurs le nient ou feignent de l'ignorer, que la religion chrétienne apporte au monde sur le problème de la destinée de l'homme et des sociétés, une solution on ne peut plus précise, on ne peut plus catégorique, une solution absolue que le chrétien sait être vraie la et la seule vraie.

Que conclure de là ?—C'est que l'homme est libre dès qu'il marche sans entraves à la conquête de Dieu, sa véritable destinée.

Sur la terre, à cause de l'état d'épreuve par lequel il doit passer, sa liberté, tant intérieure qu'extérieure, est plus ou moins restreinte, et par conséquent plus ou moins imparfaite. Cette imperfection découle, quant à sa liberté intérieure, de l'imperfection de son libre arbitre auquel est inhérente la possibilité de faillir, d'user ou d'abuser, en adhérant à Dieu ou en le rejetant : fragilité rendue encore plus grande par les penchants viciés de la nature et par la force séductrice des passions. Et quant à sa liberté extérieure, elle dépend des mille entraves que lui suscitent, à chaque pas dans la vie, la puissance et la malice du démon et de ses suppôts.

Dans le ciel, notre liberté sera parfaite.

Comme le poisson au sein de la mer, nous serons plongés dans l'océan de la divinité. Aucune puissance ne pourra nous en retirer.

Notre libre arbitre sera plein et entier, parce que notre intelligence sera si totalement illuminée par le vrai et notre volonté si complètement fixée dans le bien, que, tout en choisissant Dieu volontairement, nous nous trouverons dans l'heureuse impossibilité de nous en éloigner.

Voilà la liberté chrétienne, la liberté vraie, la seule vraie liberté.

Pour les libéraux libre-penseurs, ce n'est pas cela. Dieu les gêne. Rien de plus notoire.

Ce n'est pas que Dieu soit sorti de sa place, puisque toutes les places lui appartiennent. Ce sont eux qui tentent de sortir de la leur.

Mais comme leur propre déplacement ne peut avoir d'effet relatif à la divinité, Dieu n'en persiste pas moins à demeurer partout ; et ils arrivent tout naturellement à se heurter contre lui.

Ils savent bien, quoiqu'ils se dispensent de le dire hautement, qu'on ne peut se heurter contre Dieu sans en revenir tout meurtri. Aussi, ne peuvent-ils se résigner à le rencontrer ainsi perpétuellement en travers de leur chemin.

C'est un obstacle dont ils tentent de se débarrasser d'une façon ou d'une autre.

Impuissants à l'anéantir, ils se contentent de l'écarter d'un trait de plume. Ils font abstraction de Dieu ; et tout est dit.

Mais, Dieu écarté, qui vont-ils mettre à sa place ?—Phénomène étrange, Messieurs ! L'homme, quelque détraqué qu'il soit, ne peut s'empêcher de rester homme malgré lui ; il ne peut tuer, dans le fond intime de son être, le besoin de l'*absolu*.

Sa raison est ainsi bâtie qu'il lui est impossible de s'en défaire.

Dieu est le vrai absolu, seul capable d'être l'objectif de la raison humaine.

Le libre-penseur, en donnant à Dieu sa feuille de route, croit réussir à mettre l'absolu à la porte. Illusion ! il rentre aussitôt par la fenêtre.—Seulement, il a voulu l'ôter d'où Dieu l'avait mis, il ira se loger là où assurément aucun de vous, Messieurs, n'aurait songé à le mettre : dans le *moi*, dans la *liberté*.

Pour quiconque laisse Dieu au centre du système, la vérité est absolue, et la liberté, relative.—C'est à celle-ci d'emboîter le pas.

Pour le libéral, c'est le contraire : la liberté est absolue ; tout le reste est relatif, et placé au second rang.

Et comme la liberté ne fait qu'un avec la nature humaine, l'homme devient ainsi lui-même son propre objectif, le but de ses destinées, sa fin.

C'est l'ordre essentiel des choses interverti ; c'est le principal mis à la place de l'accessoire, et l'accessoire élevé à celle du principal.

C'est une véritable opération de bascule, qui met la liberté à la place de la vérité, l'homme à la place de Dieu.—*Je me ferai semblable à Dieu*, avait dit jadis Lucifer, le premier et le grand maître des libéraux. *Eritis sicut dii*, répéta-t-il ensuite à ceux qu'il voulut admettre à son école.

Les vrais libéraux de nos jours, comme ceux de tous les temps, ont l'oreille excessivement délicate aux échos de cette orgueilleuse parole. Ils en font leur devise, et, au moins implicitement, le fond de leur programme.

Quelles sont les conséquences de ce renversement des choses ?—La liberté se trouvant placée au centre du système, et la vérité ramenée au second rang, rien n'empêche à l'erreur de venir, le front haut, s'asseoir à ses côtés.

C'est ainsi que, dans l'ordre intellectuel, la liberté de penser devient le premier principe : peu importe que l'on arrive à la vérité ou à l'erreur, pourvu que l'on soit *libre* dans ses recherches.

Les francs libéraux ne reculent pas devant cette conséquence qui étonne tout esprit sain. Écoutons un de leurs maîtres, Paul Janet : “ La liberté de penser, dit-il dans ses *Problèmes du dix-neuvième siècle*, est pour nous le premier principe ; et par rapport à cette condition fonda-

mentale les dissidences ultérieures n'ont en quelque sorte qu'une importance secondaire. ”

Dans l'ordre moral, la liberté d'agir est aussi le premier principe : peu importe le caractère ultérieur des actes, qu'ils soient pour ou contre le décalogue, fidèles ou rebelles à l'honnêteté, pourvu que l'on soit libre. Tout est là.

Dans l'ordre religieux, la liberté est encore le premier principe : peu importe que l'on arrive à croire au christianisme ou à le nier, pourvu que l'on soit libre dans ses investigations relatives à l'existence de la divinité ou au culte qui doive lui être rendu. Écoutez encore Paul Janet : “ La liberté n'est ni catholique, ni protestante, ni philosophique, ni croyante, ni incrédule : elle est au-dessus de tout cela..... Elle est le droit de toutes les écoles, de toutes les opinions, de toutes les sectes. ”

Ainsi, Messieurs, arrive-t-on à glisser aux abîmes : le droit de l'erreur dans l'ordre intellectuel, le droit de l'immoralité dans l'ordre moral, le droit de l'athéisme dans l'ordre religieux, et, par une conséquence toute naturelle, le droit de la révolution dans l'ordre social. Tant il est vrai que les libéraux sont foncièrement révolutionnaires. Après s'être débarrassés de Dieu, rien de plus naturel que de se débarrasser des rois et de tous ceux qui, au nom de l'autorité, tendent à gêner leur liberté dans son émancipation.

Voilà la liberté des libre-penseurs. Dites, Messieurs, s'il est possible de concevoir quelque chose de plus

radicalement faux, une liberté débordant plus complètement son cadre naturel, une liberté plus entièrement extravasée.

Mais, entre Dieu complètement écarté, et Dieu complètement accepté, combien ne peut-il pas y avoir d'étapes intermédiaires ?—C'est au milieu de ces étapes que se déploie la liberté des Catholiques libéraux.

Abordons maintenant ces braves gens.

Ils tentent bien un peu d'imprimer à Dieu, à l'Eglise, à la Vérité, le mouvement de bascule ; mais ils ne vont pas jusqu'au bout. Ils s'arrêtent à mi-chemin.

Je m'explique.

Ils n'osent faire abstraction de Dieu : ils sont bien trop honnêtes pour cela ; seulement ils lui font céder un peu de terrain pour y mettre eux-mêmes le pied. Ils font un pas en dehors de leur sphère ; mais la crainte les retient et les empêche d'aller jusqu'au bout.

Ce sont, voyez-vous, des gens tout confis dans la prudence, cette bonne mère de la sûreté.

Donc, ils acceptent Dieu ; mais ils le placent dans un écrin, ne lui permettant pas d'exposer ses rayons au contact de la poussière de ce monde.

Ils donnent congé au Dieu authentique, à leurs yeux trop enclin à se mêler des choses de la terre ; et ils mettent à sa place un Dieu *constitutionnel*, à qui ils permettent de *régner* sur le monde, sur les sociétés, pourvu

qu'il se garde bien de les *gouverner*. Au Dieu *règnant*, ils rendent force respects, force hommages, force adorations, sauf la condition² de pouvoir se gouverner eux-mêmes à leur guise. Voilà pour Dieu.

Quant à l'Eglise, ils ne la rejettent pas. Oh ! non ; ils sont trop bons catholiques pour cela. Seulement ils l'enferment soigneusement sous clef dans l'intérieur de la sacristie, ne jugeant pas convenable qu'elle vienne à tout propos se salir au contact des affaires civiles et politiques.

Ils montent sur les toits pour proclamer au monde entier que l'autorité de l'Eglise est souverainement respectable, et anathématiser quiconque refuserait de s'incliner respectueusement devant elle ; mais ils descendent des toits pour travailler à la sourdine, comme des lâches qu'ils sont, à en faire une espèce d'autorité constitutionnelle, munie des titres les plus légitimes pour régner sur le monde chrétien du haut du trône de sa doctrine toute divine, libre de proclamer ses dogmes tout à son aise, pourvu qu'elle ne s'avise jamais de prétendre gouverner les sociétés par la verge de ses enseignements.

Que le monde prête l'oreille à ces enseignements sublimes ! très-bien. Mais, par exemple, qu'il soit libre à son tour de se gouverner à sa manière, sans que jamais l'Eglise enseignante se donne le rôle intempestif de venir troubler les ébats de sa liberté politique et sociale.

Avouez, Messieurs, que les catholiques libéraux donnent là, par imprudence ou par ignorance, un solide

coup de main aux libéraux libre-penseurs et révolutionnaires. Voilà pour l'Eglise.

Reste la Vérité. Ils ne l'enlèvent pas du centre du système ; au contraire, tant il est vrai que le diable qui les inspire est habile, ils l'élèvent plus haut, très haut, trop haut, et cela, pour être atteints de moins près par sa juste et sévère direction.

Ils s'efforcent de la cloîtrer, en la logeant dans l'empyrée.

Et, si vous voulez leur montrer le précipice vers lequel ils cheminent : " voilà, vous répondent-ils, voilà l'étoile sur laquelle nous jetons les regards en temps opportun."

Et, avec cette prétendue assurance, l'étoile, pour être placée trop haut, se couvrant trop souvent hélas ! de nuages plus ou moins sombres, nos bons catholiques libéraux peuvent tout à leur aise aller tirer des bordées dans des eaux de toutes sortes. Et ils se donnent eux-mêmes des brevets d'habileté, de sagesse et de prudence !

Pauvres gens ! il ne faut pas leur en vouloir : il faut les plaindre !

Ainsi donc, les catholiques libéraux adhèrent encore à Dieu, à l'Eglise, à la Vérité : seulement ils les écartent un peu, leur font céder quelques pieds de terrain afin que Satan, la franc-maçonnerie et l'erreur, puissent venir déposer leurs cartes d'admission.

Ils sont donc dans leur élément lorsqu'ils montent à

cheval sur les libertés modernes et s'en vont en chevauchant légèrement, présenter leurs hommages et offrir leurs services à tous les canons.

Ils ne déplacent pas l'absolu ; mais ils cherchent à l'éparpiller en quelque sorte.

Les catholiques le laissent là où il doit être : en Dieu.

Les francs libéraux l'ôtent de là, pour le placer dans la liberté.

Les catholiques libéraux, pour contenter tout le monde, font comme la fausse mère du jugement de Salomon : ils consentent volontiers au partage de l'homme entre Dieu et la liberté émancipée, entre l'Eglise et l'esprit moderne.

Je vous disais, à notre réunion précédente, qu'ils aiment pardessus tout à se nourrir de plats où sont mêlés la lumière et les ténèbres. C'est exactement ce qu'ils font à l'endroit de la liberté.

Ils prennent un peu de la vraie liberté, et un peu de la fausse liberté : et ils arrivent ainsi, peut-être sans qu'ils s'en doutent, à une liberté qui n'est ni vraie ni fausse, à une liberté nulle.

Personne, en effet, est moins libre qu'un catholique libéral. Il ne jouit pas même de la liberté si élémentaire de pouvoir faire une discussion sérieuse de ses théories.

Pourquoi?—Parce que, s'il discute avec un catholique, celui-ci n'a qu'à lui dire pour le battre en brèches : les

principes que vous émettez sont condamnés par l'Eglise, et conséquemment vous êtes dans l'erreur.

S'il veut tirer une passe d'armes avec un libéral pur, celui-ci le terrasse de suite en lui disant : " vos principes sont les miens ; seulement, moi je suis logique, et vous ne l'êtes pas."

Vous conviendrez avec moi, Messieurs, que c'est un triste rôle que celui d'un catholique-libéral. C'est de la bien petite besogne.

Un catholique-libéral, c'est un catholique-malade. Il est d'autant plus malade qu'il est plus libéral, et d'autant moins malade qu'il est plus catholique.

Pour être en parfaite santé, il faut être tout-à-fait catholique et point du tout libéral!

Quelle est maintenant le fond de l'erreur libérale en fait de liberté ?

C'est un principe fondamental radicalement erroné. Ce principe proclame qu'il est de l'essence de la liberté de pouvoir faire le bien ou le mal.

—Non, Messieurs ; la possibilité de faire le mal n'entre pas dans la notion essentielle de la liberté.

Non, messieurs, le pouvoir de faire le mal n'est pas la liberté, ni une partie de la liberté.

Qui est plus libre, en effet, que Dieu, le Grand Libre par excellence ? Et cependant Dieu ne peut pas faire le mal.

—Qui, après Dieu, peut être plus libre que nous le serons dans le ciel, au sein de Dieu ?

Et cependant nous ne pourrons plus alors faire le mal, parce que nous serons confirmés dans le bien.

Je vous le demande, Messieurs, la liberté est-elle parfaite en Dieu et dans son ciel ?

Faut-il descendre dans les sombres régions de cette vallée de larmes, de misère et d'esclavage, pour trouver la perfection de cette grande chose que l'on nomme la liberté ?

Soit, dira-t-on : mais il y a une liberté dans le ciel, et il y a une liberté dans la vie présente ; et ces deux libertés sont essentiellement différentes.—Non, Messieurs, ces deux libertés ne sont pas deux libertés essentiellement différentes. Ce sont deux états différents de la même liberté essentielle. L'un est parfait, l'autre est imparfait. Voilà tout.

La possibilité de faire le mal sur la terre, est inhérente à notre liberté ; mais c'est mentir contre Dieu de dire qu'elle lui est essentielle. Pas n'est besoin de faire un grand effort d'intelligence pour comprendre qu'entre ce qui appartient à l'essence d'une chose et ce qui lui est accidentel, la différence est du tout au tout. C'est pourtant cette différence que les libéraux ne voient pas ou feignent de ne pas voir.

Faire le mal de préférence au bien, c'est l'abus, la défaillance de la liberté. C'est la licence.

La lumière qui nous éclaire en ce monde est sujette à s'obscurcir : est-ce à dire que les ténèbres sont de l'essence de lumière ?

L'intelligence est la faculté de connaître la vérité. Cependant, dans notre état présent, elle peut se tromper et adhérer à l'erreur : est-ce à dire que la faillibilité entre dans l'essence de notre entendement ?

La possibilité d'être malade est inhérente à notre nature en cette vie : est-ce à dire qu'elle appartient à la notion essentielle de la santé ?

Ridicule au sublime serait quiconque se mettrait en tête de soutenir de pareilles absurdités.

Ainsi en est-il de la possibilité de faire le mal par rapport à notre liberté. La licence est aussi opposée à la liberté que les ténèbres le sont à la lumière, que l'erreur l'est à la vérité, la maladie à la santé, la mort à la vie, Satan à Jésus-Christ.

La liberté est une faculté ; le mal choisi de préférence au bien est la défaillance de cette faculté.

Ici-bas, notre liberté n'est pas parfaite parce qu'elle est sujette à cette défaillance.

Au ciel elle sera parfaite parce que nous serons impeccables, de même que notre entendement sera parfait parce que nous serons infaillibles, de même que notre vie sera parfaite parce que nous serons immortels après la résurrection.

Je disais au commencement, que la liberté est d'invention chrétienne.

■ Rien de plus vrai, Messieurs.

Jésus-Christ a apporté la liberté à la terre ; et ceux-là seuls connaissent la liberté, qui connaissent Jésus-Christ ; ceux-là seuls vivent libres, qui vivent de la vie Jésus-Christ, de la vie chrétienne.

La liberté est la fille du Sauveur : elle le suit là où il va ; elle disparaît d'où il se retire.

Avant Jésus-Christ, la pauvre humanité était la prisonnière du démon. Lui seul avait le pouvoir de briser ses liens, de l'arracher à son esclavage, et de lui rendre la liberté.

C'est ce qu'il a fait sur le haut du Calvaire.

Pour que cette liberté se conservât au sein de l'humanité, il lui donna une gardienne, à laquelle il communiqua tous ses pouvoirs.

Cette gardienne de la liberté, vous la connaissez, Messieurs, c'est l'Eglise : l'Eglise chargée de la mission souveraine de délivrer le monde, en appliquant à tous les hommes les bienfaits de la délivrance consommée par Jésus-Christ.

N'est-ce pas l'Eglise qui a rendu la liberté aux peuples courbés comme de vils troupeaux sous la brutale domination de la tyrannie, et a créé les nations libres qu'a vu naître l'ère chrétienne.

N'est-ce pas l'Eglise qui a délivré les souverains eux-mêmes en leur apprenant ce qu'est réellement l'autorité et la grande mission qu'elle a à remplir vis-à-vis des sociétés ?

N'est-ce pas l'Eglise qui a remplacé les tyrans et les Césars par des rois chrétiens, pères de leurs peuples ?

N'est-ce pas l'Eglise qui a rendu la liberté à la femme en l'arrachant à l'humiliant esclavage où la retenait le paganisme ?

N'est-ce pas l'Eglise qui a rendu la liberté à l'enfant, au pauvre, à tous ceux qui souffrent ?

N'est-ce pas l'Eglise, en un mot, qui a mis et maintient chaque personne et chaque chose à sa place, et écarte constamment les obstacles qui empêchent les individus et les sociétés d'atteindre leur fin ?

C'est donc avec raison que le Pontife, lorsqu'il consacre une église, dit cette grande parole de la liturgie : *Mon Dieu, que les fidèles viennent ici apprendre la véritable liberté.*

Oui, Messieurs, c'est dans l'Eglise que l'on apprend la vraie liberté.

C'est en vivant dans son sein et de sa vie que l'homme est vraiment libre. Il cesse d'être libre dès qu'il en sort.

Les libres penseurs de toutes catégories sont des esclaves de la plus triste espèce.

AMSTERDAM
HAYN & CO. 1871

Le catholique libéral est plus ou moins libre, selon qu'il est plus ou moins catholique ; il est plus ou moins esclave selon la dose de libéralisme qu'il a absorbée.

Les seuls vrais libres sont les vrais catholiques.

Voilà, Messieurs, ce que j'avais à vous dire sur la liberté en général. Il me resterait beaucoup à ajouter sur ce que l'on appelle les libertés modernes : la liberté de la presse, de conscience, des cultes, d'association, etc. Il y a la *liberté* et la *licence* de la presse, la *liberté* et la *licence* de conscience, des cultes, des associations, etc. Mais ces divers sujets demandent trop à dire ; et pour ne pas abuser plus longtemps de votre bienveillante attention, je les renvoie à ma prochaine conférence.



